ne furent pas d'ailleurs toujours fondées sur des motifs de justice et d'utilité. Aussi son administration intérieure lui mérite-t-elle plus d'éloges que ses victoires. L'Angleterre dut à la sagesse et à la vigueur de son gouvernement un long intervalle de paix et de tranquillité. La Chambre des communes commença sous son règne à acquérir une importance réelle. » Dans les dernières années de sa vie, une femme, nommée Alix Pierre, acquit un grand ascendant sur son esprit et lui fit dépenser des sommes énormes, destinées à la guerre contre le roi de France. Le peuple, accablé d'impôts, se mit à murmurer, et le Parlement, à qui Edouard demanda des subsides, n'en accorda qu'après avoir exigé l'éloignement d'Alix et celui du duc de Lancastre. Edouard III mourut un an après le Prince Noir, abandonné d'Alix et de tous ses courtisans. Son petit-fils Richard II lui succéda.

Edouard, roi d'Angleterre, tragi-comédie de La Calprenède, représentée en 1637. Edouard, roi d'Angleterre, est passionnément amoureux de la comtesse de Salisbury, la même pour laquelle il institua l'ordre de la Jarretière. La comtesse oppose à la passion du roi une vertu à toute épreuve. Isabelle, mère d'Edouard, princesse ambitieuse et qui craint que la passion de son fils ne lui dérobe une partie de l'autorité qu'elle a sur lui, engage le duc de Mortimer, attaché à son service, à dire au roi que la comtesse de Salisbury a dessein d'attenter à sa vie. D'abord Edouard ajoute peu de foi à ce rapport; mais il finit par y croire en apercevant un poignard caché dans une des manches de la robe de la comtesse. Celle-ci se justifie aisément du crime qu'on lui impute : le duc de Mortimer est venu l'avertir que le roi avait dessein de la déshonorer, et, pour éviter ce malheur, elle s'est munie d'un poignard, décidée qu'elle est à s'ôter la vie, dans le cas où Edouard voudrait exécuter ce dessein. Le roi, touché de la vertu de la comtesse, prend la résolution de l'épouser : il exile la reine mère et chasse honteusement Mortimer.

Édouard III, tragédie en cinq actes et en vers, de Gresset, représentée sur le théâtre de la Comédie-Française le 22 janvier 1740. « Cette tragédie obtint neuf représentations de suite dans sa nouveauté, dit le chevalier de Mouhy (*Abrégé de l'histoire du Théâtre-Français*). C'était le coup d'essai de l'auteur, essai dans lequel on découvrit de grandes beautés. C'est la première tragédie où il a été hasardé de faire tuer un des personnages en présence des spectateurs. » Ce qui était une innovation alors est tombé dans le domaine des habitudes banales; mais on n'en doit pas moins savoir gré à Gresset d'avoir transporté sur la scène française cette hardiesse empruntée au théâtre de Shakspeare.

Si le style constituait seul le mérite d'une tragédie, celle-ci occuperait un rang distingué parmi les œuvres de second ordre. Mais le plan en est mal conçu, l'action languissante; on y remarque aussi des invraisemblances, et le rôle principal, celui d'Edouard, manque de dignité.

Dans un petit opéra-comique intitulé la *Barrière du Parnasse*, représenté la même année, on critiqua assez finement cette tragédie. Edouard III vient se plaindre à la Muse chansonnière de l'injustice de la Critique, qui trouve dans son intrigue un double intérêt. « La Critique a tort, répond la Muse, et l'intérêt ne peut être double où l'on n'en trouve point du tout. »

ÉDOUARD, fils d'Edouard III, prince de Galles, célèbre sous le surnom de **Prince Noir**, qu'il dut à la couleur de son armure, né en 1330, mort en 1376. Il n'avait pas encore seize ans quand il suivit son père en France; il se couvrit de gloire à la bataille de Crécy (26 août 1346), et son impétuosité décida de la victoire. « Mon fils, lui dit Edouard après la bataille, vous avez combattu vaillamment aujourd'hui et vous êtes digne de la couronne. » C'est alors que le jeune prince adopta la devise *Je sers*, portée par le vieux roi de Bohême, qui se trouvait parmi les morts de l'armée française. Envoyé en 1355 dans la Guyenne pour commencer les hostilités, il ravagea le midi de la France, l'Agenois, le Quercy, le Limousin et arriva jusqu'à la Loire. Ayant appris que le roi Jean marchait contre lui à la tête de 60,000 hommes, Edouard, qui n'avait sous ses ordres qu'une douzaine de mille hommes, se replia sur la Guyenne et se vit en présence de l'armée française à Maupertuis, près de Poitiers. Sa situation était si désespérée qu'il consentit volontiers à écouter les propositions d'accommodement que lui firent deux légats du pape désireux d'empêcher l'effusion du sang. Il offrit d'abandonner toutes les conquêtes faites depuis deux ans par les Anglais et de renoncer pendant sept ans à faire la guerre à la France; mais le roi Jean ayant exigé qu'il se rendît prisonnier avec cent personnes de sa suite, il s'écria : « Jamais l'Angleterre n'aura à payer ma rançon, » et il se prépara au combat, pendant lequel il montra le courage d'un héros et la prudence d'un général consommé (19 septembre 1356). A cette fameuse bataille de Poitiers, il s'empara du roi Jean, de son fils Philippe le Hardi, d'un grand nombre de princes et de seigneurs et ajouta encore à sa gloire en traitant son royal prisonnier avec les plus grands égards. Après le traité de Brétigny (1360), il fut investi de l'Aquitaine par son père, avec le titre de prince souverain, et séjourna désormais à Bordeaux. En 1367, il passa en Espagne pour soutenir don Pèdre, chassé du trône de Castille, et gagna sur don Henri de Transtamare et Duguesclin la bataille de Najara, où il fit même prisonnier le fameux connétable. Le Prince Noir rapporta d'Espagne une maladie dont il ne put jamais se rétablir. N'ayant point reçu de don Pèdre les sommes que celui-ci avait promises pour l'entretien des troupes anglaises pendant la campagne contre Henri de Transtamare, il se vit forcé, pour payer les dettes qu'il avait contractées, d'imposer de nouvelles taxes à ses sujets. Cette mesure excita un mécontentement général en Aquitaine. Des plaintes furent alors portées au roi de France, Charles V, comme seigneur suzerain, et ce prince envoya sommer Edouard de comparaître devant lui. « Je comparaîtrai avec 60,000 hommes, » répondit le Prince Noir. Mais le dépérissement de sa santé et la révolte des principales villes de sa suzeraineté l'empêchèrent d'exécuter cette menace. Il retourna en Angleterre dans l'espoir d'y rétablir sa santé; mais il y mourut peu de temps après, à l'âge de quarante-six ans. Par sa brillante valeur, par ses exploits et par ses nobles vertus, il s'était mis au rang des plus illustres guerriers de son siècle, et les Anglais l'estiment à l'égal d'Alfred le Grand. « Il laissa, dit Hume, une mémoire immortalisée par de grands exploits, par de grandes vertus, par une vie sans tache. Sa valeur et ses talents militaires furent les moindres de ses mérites; sa politesse, sa modération, sa générosité, son humanité lui gagnèrent tous les cœurs. Il était fait pour illustrer non-seulement le siècle grossier dans lequel il vivait et dont les vices ne l'atteignirent point, mais encore le siècle le plus brillant de l'antiquité ou des temps modernes. » Le Prince Noir avait épousé la belle Jeanne, fille du comte de Kent, dont il eut deux fils, Edouard, mort en bas âge, et Richard, qui devint roi sous le nom de Richard II.

ÉDOUARD IV, roi d'Angleterre, fils de Richard, duc d'York, né en 1441, mort en 1483. Il fut le chef du parti de la Rose blanche. Son père, qui avait pris les armes contre la maison de Lancastre pour appuyer ses prétentions au trône, périt dans une bataille pendant que son parti était décimé (1460). Le jeune Edouard rassembla résolûment les débris de la faction d'York, écrasa l'armée de la Rose rouge à Mortimer's Cross et à Northampton, marcha sur Londres et se fit proclamer roi (1461) à la place de Henri VI, qu'il fit jeter à la Tour de Londres. Mais la femme du roi déchu, Marguerite d'Anjou, véritable chef du parti de Lancastre, rassembla une nouvelle armée et tenta de nouveau le sort des combats. Vainqueur à Towton (1461), puis à Hexham (1463), Edouard retourna à Londres, se fit couronner et convoqua un parlement qui le reconnut comme souverain. « Hardi, actif, entreprenant, dit Hume, il était en même temps d'une dureté de cœur et d'une inflexibilité d'esprit qui le rendaient inaccessible à tous les mouvements de la compassion. » Il livra au supplice les hommes les plus considérables du parti de Lancastre, et, délivré de ce côté de toute inquiétude, il s'adonna sans réserve à son goût pour les plaisirs. Malgré ses actes de vengeance cruelle, qui étaient du reste dans les mœurs du temps, il jouit au commencement de son règne d'une grande popularité. Sa jeunesse, sa beauté, le charme de ses manières, le libre accès que les gens du peuple trouvaient auprès de lui le firent particulièrement aimer des habitants de Londres et des femmes, et sa cour offrit le spectacle de fêtes continuelles. N'ayant pu faire sa maîtresse de la belle Elisabeth Woodville, veuve du chevalier Gray, il l'épousa secrètement (1464); mais cette union n'était plus un secret pour personne lorsque Warwick, qui avait été chargé de négocier le mariage d'Edouard IV avec Bonne de Savoie, revint en Angleterre pour rendre compte du succès de sa mission. L'altier négociateur, qui avait puissamment contribué à mettre Edouard sur le trône, fut profondément blessé de la conduite du roi. Il se mit à la tête d'une conspiration formidable, dans laquelle entrèrent les partisans de Lancastre et le duc de Clarence, frère du roi. En 1469, la guerre civile éclata avec toutes ses horreurs. Edouard IV, attaqué par le comte de Warwick qui avait réuni une armée de 60,000 hommes, dut s'embarquer à la hâte pour la Hollande pour ne pas tomber entre ses mains. Pendant ce temps, le tout-puissant comte entrait à Londres, tirait de sa prison Henri VI, le faisait proclamer roi et obtenait du Parlement un décret qui déclarait Edouard IV déchu comme traître et usurpateur (1470). Mais, grâce à l'appui de son beau-frère, Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, Edouard put recouvrer la couronne l'année suivante, après avoir vaincu à Barnet Warwick, qui perdit la vie dans cette rencontre. Edouard signala son retour par les cruautés qui étaient dans les mœurs du temps et surtout dans les habitudes de cette guerre implacable. Son propre frère, Clarence, accusé de complot, fut mis à mort (1478), et Henri VI, enfermé pour la troisième fois à la Tour, ne tarda pas à être égorgé par les ordres du vainqueur. Edouard se livra alors avec plus d'ardeur que jamais à son goût pour les plaisirs et mourut au moment où il se préparait à une guerre contre l'Ecosse

ÉDOUARD V, roi d'Angleterre, fils du précédent, né en 1470, assassiné en 1483. Il monta sur le trône à l'âge de treize ans et fut presque immédiatement jeté avec son jeune frère le duc d'York à la Tour de Londres par son oncle Richard, duc de Glocester. Ce dernier, qui s'était fait proclamer protecteur du roi et du royaume, résolut de se débarrasser de ses deux neveux pour s'emparer du trône. D'après sir Thomas Moore, un écrivain presque contemporain, le gouverneur de la Tour, sir Robert Brackenburg, ayant refusé de mettre à mort les deux jeunes princes, Richard chargea de ce soin un nommé Jacques Tyrrel qu'il nomma gouverneur de la Tour pour une nuit. Tyrrel entra avec ses agents dans la chambre où dormaient Edouard V et le duc d'York et les fit étouffer sous leurs couvertures. L'histoire a gardé peu de détails sur ce crime, que des écrivains modernes, entre autres Horace Walpole, ont même cherché à révoquer en doute. La poésie et la peinture ont popularisé parmi nous ce sujet tragique. Paul Delaroche en a fait une peinture que la gravure a reproduite, et Casimir Delavigne en a tiré un drame touchant, les *Enfants d'Edouard*. V. ENFANTS D'EDOUARD.

ÉDOUARD VI, roi d'Angleterre, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour, né en 1538, mort en 1553. Il fut couronné en 1547. Ce règne d'un enfant ne fut signalé que par les querelles des ambitieux qui se disputèrent le pouvoir, et dont l'un, le duc de Somerset, oncle du jeune prince, paya de sa tête la jalousie qu'il avait inspirée à ses rivaux. Edouard montra un grand zèle pour le triomphe de la Réforme; il était doux, affable, appliqué, laborieux, intelligent, et donnait de grandes espérances.

ÉDOUARD, prince de Galles, fils de Henri VI et de Marguerite d'Anjou, né en 1453, mort en 1471. Il fut obligé de quitter deux fois l'Angleterre, à l'époque de l'emprisonnement de son père, en 1463, et lors de la seconde déchéance de celui-ci, en 1471. La même année, il revint dans son pays pour tenter une révolution, tomba entre les mains d'Edouard IV et fut assassiné par les seigneurs de la cour de ce prince.

ÉDOUARD (Charles), dit le **Prétendant**, fils de Jacques Stuart. V. CHARLES-EDOUARD.

Édouard en Écosse, ou la *Nuit d'un proscrit*, drame historique d'Alexandre Duval, en trois actes et en prose, représenté en 1802. Cette pièce intéressante, dont le sujet est tiré du *Siècle de Louis XV* par Voltaire, devait causer à l'auteur de nombreux ennuis. Il l'avait lue chez Maret, secrétaire général du Consulat, chez Chaptal, ministre de l'intérieur, et devant d'autres grands personnages qui tous n'avaient vu que le but moral de l'ouvrage, sans y soupçonner le désir d'amener une contre-révolution. La première représentation excita un enthousiasme général, auquel s'était mêlé un intérêt politique. L'auteur reçut le lendemain un grand nombre de cartes de personnes de haut rang avec lesquelles jusqu'alors il n'avait eu aucune relation. « Chose singulière! dit M. H. Lucas, à la seconde représentation, Fouché fit défendre à l'auteur de laisser prononcer les belles expressions d'Edouard : « Je ne bois à la mort de personne. » Est-ce que Napoléon Bonaparte, qui devait y assister, voyait par avance se lever une ombre sanglante du fond des fossés de Vincennes? » L'acteur chargé du rôle substitua à ces mots une pantomime expressive : il brisa son verre. Bonaparte fut ému au premier acte; mais, ayant remarqué les nombreux applaudissements qui partaient de la loge occupée par M. de Choiseul et d'autres émigrés, il crut voir dans ces applaudissements la manifestation de leur haine pour lui et de leur amour pour les Bourbons, et dans l'ouvrage un signe de ralliement. Informé des menaces du premier consul, Duval jugea prudent d'aller passer quelque temps dans sa famille. Il revint à Paris lorsqu'il supposa que la colère de Bonaparte s'était calmée; mais bientôt les rigueurs exercées contre un de ses confrères (Dupaty), au sujet d'un opéra-comique, déterminèrent l'auteur d'*Edouard* à quitter la France. Il partit pour la Russie, où il séjourna quelque temps. « Ce que j'estime le plus dans la pièce nouvelle, écrivait le critique Geoffroy, c'est cette philosophie douce qui tend à détruire le fanatisme des opinions et des partis : sous ce point de vue, c'est un ouvrage vraiment utile à l'humanité. » — « Il y a dans ce drame de beaux sentiments, dit M. H. Lucas. L'hospitalité sainte y déploie comme un arc-en-ciel sur l'orage des partis. L'humanité, en un mot, supérieure aux passions politiques, revendique ses droits trop souvent méconnus pendant les crises terribles des révolutions. Cette haute philosophie n'empêcha pas Duval d'être persécuté par le premier consul, qui préludait alors à ses impériales destinées. Bonaparte vit dans l'exil de Charles-Edouard celui des Bourbons. Le retour des émigrés et une sorte de réaction qui se faisait en leur faveur effrayaient Bonaparte, et une œuvre conçue dans une intention tout à fait littéraire parut un acte d'opposition à son pouvoir ombrageux. La pièce fut défendue. » Le *Moniteur* du 5 ventôse an X reproduisit un article du *Citoyen français* où le journaliste, constatant le succès de la pièce, mais vitupérant les chercheurs d'allusions, vient à se demander : « Cependant qu'a de commun un personnage qui, abstraction faite de ses prétentions au trône d'Angleterre, a du courage, de la dignité, de la grandeur personnelle, avec un être qui, dans l'infortune même, a trouvé le secret de repousser, par sa conduite, l'intérêt que pouvait appeler sur lui le malheur? Il n'y a que les copartageants de ces sentiments, endoctrinés par des écrivains dont le front ne sait point rougir, qui, ne pouvant faire mieux, saisissent à la comédie l'occasion de donner encore à leur roi de théâtre la consolation de quelques pitoyables applaudissements. »

Édouard en Écosse (LE PRINCE), tableau de Paul Delaroche. V. MACDONALD (miss).

ÉDOUARD PLANTAGENET, comte de Warwick, prince anglais. V. PLANTAGENET.

ÉDOUARD le Libéral, comte de Savoie, né à Baugé (Bresse) en 1284, mort à Gentilly, près de Paris, en 1329. Il succéda en 1323 à son père Amédée V, dit le Grand, et se montra toujours fidèle à l'alliance de la France. Il fut armé chevalier par Philippe le Bel après la bataille de Mons-en-Puelle, où il avait donné de brillantes preuves de sa valeur (1304). En 1324, Edouard eut à soutenir une guerre contre ses voisins coalisés, le dauphin du Viennois, le comte de Genevois, etc., qu'il battit près de Mont-du-Mortier, mais qui lui firent éprouver peu après un échec près de Varey; il amena en 1328 des secours à Philippe de Valois, contribua à la victoire de Mont-Cassel et mourut l'année suivante à la cour de France. Son frère Aymon lui succéda.

ÉDOUARD, duc de Gueldre, né en 1336, mort en 1371. Il était fils de Renaud II de Nassau et d'une sœur d'Edouard III d'Angleterre. Edouard se révolta contre son frère aîné qui avait succédé à son père, le battit et le retint prisonnier (1361). Successivement attaqué par des voisins puissants, notamment par Albert, prince de Hollande (1362), par Jean, duc de Brabant (1364), il les vainquit tour à tour. Il venait de remporter une dernière victoire sur Wenceslas, duc de Luxembourg, lorsqu'il fut assassiné par un gentilhomme de sa maison dont il avait séduit la femme. C'était un prince courageux, qui s'était montré digne du pouvoir par son équité envers ses sujets.

ÉDOUARD ou DUARTE, roi de Portugal, né en 1391, mort en 1438. Il était fils de Jean Ier. Il se distingua en Afrique, à la prise de Ceuta, succéda à son père en 1433, tenta une expédition contre le Maroc, assiégea inutilement Tanger, fut battu et eut la douleur de voir son frère Ferdinand tomber au pouvoir des Maures. Il mourut de la peste qui ravagea le Portugal en 1438. A l'intérieur, il avait marqué son règne par un code de lois unique pour tout le royaume, par des lois somptuaires et par des règlements utiles au commerce et aux finances publiques. C'était un prince juste, sage, modéré, éclairé et ami des lettres. Lui-même avait composé plusieurs ouvrages, entre autres : *O Leal conselheiro; Do regimento da justiça; Arte de domar os cavallos* (*Art de dresser les chevaux*); *Conselho ou Avizo espiritual; Da maniera de ler os livros; Instrução a seus irmãos*, etc.

ÉDOUARD DE BRAGANCE, infant de Portugal, né en 1605, mort en 1649. Il était frère de Jean IV. Après avoir servi avec distinction dans les armées de l'empereur Ferdinand III, il fut livré par ce prince à la haine jalouse de la cour d'Espagne et jeté en prison où il mourut après huit ans de captivité. Les historiens portugais assurent qu'il fut empoisonné.

ÉDOUARD (île du **PRINCE-**), autrefois *Saint-Jean*, île de l'Amérique anglaise du Nord, dans le golfe Saint-Laurent, à l'E. du Nouveau-Brunswick, au N. de la Nouvelle-Ecosse, dont elle est séparée par le détroit de Northumberland, à l'O. de l'île Royale, entre 46° 27', 46° 37' de lat. N. et 64° 26', 66° 44' de long. O. Superficie, 563,183 hectares; pop. 80,867 hab. Ch.-l. Charlotte-Town. Cette île, dont les côtes présentent de nombreuses baies, est généralement unie et d'une grande fertilité. Elle renferme de belles forêts, et l'on y élève de nombreux troupeaux de chevaux, de bêtes à cornes, de moutons, de porcs, de volailles. La rivière la plus importante est l'Hillsborough.

L'administration de l'île du Prince-Edouard se compose d'un lieutenant gouverneur assisté d'un conseil de neuf membres et d'une assemblée législative de dix-huit membres élus par le peuple. La pêche du hareng est la principale ressource des habitants. L'île du Prince-Edouard, comprise autrefois dans les possessions françaises du Canada, fut cédée aux Anglais en même temps que cette dernière contrée et partagée entre les seigneurs qui s'étaient le plus distingués dans les guerres de l'indépendance américaine.

ÉDOUARD (îles du **PRINCE-**), groupe de petites îles de l'Océan austral, au S.-E. du cap de Bonne-Espérance, par 46°46' de lat. S. et 35°54' de long. E.

ÉDOUARDE s. f. (é-douar-de). Bot. Genre de légumineuses, appelé aussi EDWARDSIE.

EDOUGH-DJEBEL, montagnes d'Algérie, province de Constantine, au S.-O. de la ville de Bone et au N.-E. du lac de Fetzara. Altitude, 912 mètres. Ces montagnes sont couvertes de belles forêts de chênes-liéges, de frênes et de châtaigniers.

ÉDRAI, ville de l'ancienne Palestine, dans la demi-tribu orientale de Manassé. C'est l'*Edrei* de Moïse, une des résidences du roi Og, roi de Basan, et plus tard l'*Adraa* des listes épiscopales. On y voit encore les restes de plusieurs églises.

ÉDRÉANTHE s. m. (é-dré-an-te — du gr. *edraios*, stable; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des campanulacées et de la tribu des wahlenbergiées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans l'Europe méridionale.

ÉDRED, roi des Anglo-Saxons, fils d'Edouard l'Ancien, mort en 955. Il succéda en 946 à son frère Edmond Ier et remporta des succès signalés sur les Danois et les Ecossais. C'est sous son règne que saint Dunstan parut à la cour et commença à jouir de cette autorité que l'on pourrait comparer à une véritable royauté, si la royauté n'était souvent plus faible et plus effacée.

ÉDREDON s. m. (é-dre-don — du suédois *eider*, espèce d'oie du Nord, et de *dun*, petite plume, duvet. La dénomination d'*eider* se rattache sans doute à un vieux nom de l'oiseau aquatique dans les langues aryennes, nom qu'on découvre presque aux origines de la race. En effet, on trouve déjà dans les *Védas* le mot *âti*, comme désignant un oiseau aquatique dont les Apsarâs ou nymphes célestes prennent la forme. C'est aussi avec *âti*, *âdi*, le nom du *Turdus ginginianus*, et Wilson lui donne le sens général d'oiseau et de mouvement. La racine est *at*, *ad*, aller sans cesse, aller continuellement, d'où *atasa*, vent, flèche; *atasi*, mendiant, vagabond; *atya*, cheval; *âtu*, radeau, etc. Kuhn compare avec raison l'allemand *ente*, ancien allemand *anut*, *aneta*, scandinave *and*, anglo-saxon *ened*, *enid*, et le lithuanien *antis*, canard, *antuka*, bécasse. Il faut y ajouter le russe *utka*, illyrien *utva*, dont l'*u* fait présumer une forme plus ancienne *antka*, avec la nasale. Mais le latin *anas*, *anatis*, malgré sa ressemblance avec l'ancien allemand, est sans doute différent, car l'intercalation d'une voyelle dans le corps même de la racine *anat* pour *ant*, fréquente en vieux germanique, est étrangère au latin, et d'ailleurs *anas* ne saurait être séparé du grec *nêtta*, *nêssa*, de *naô*, je nage. Le kymrique *adiad*, canard sauvage, vient de *adaw*, voler, glisser : comparez *adar*, oiseau, *adar*, *aden*, aile, *eden*, *edn*, oiseau. On retrouve ici l'affaiblissement du *t* en *d* qui se remarque déjà dans le sanscrit *ad* pour *at*, *âdi* pour *âti*, *âdu*, radeau, pour *âtu*. L'irlandais a conservé la dentale forte de la racine dans *eathaim*, aller, *eathadh*, oiseau, *eatal*, vol, *eatlaim*, voler. Comparez *aith*, rapide, et *atha*, coup de vent, en sanscrit *atasa*, vent. Le suédois *eider* aurait également affaibli la dentale. Le basque *atea*, canard, est probablement celtibère). Duvet, plumes extrêmement légères fournis par certains palmipèdes et particulièrement par l'eider, et dont on fait des couvertures de lit : *Couvre-pied en* ÉDREDON. *Le mol* ÉDREDON, *transporté chez nous sous les lambris dorés, appelle en vain le sommeil sur la tête toujours agitée de l'homme ambitieux*. (Buff.) *L'*ÉDREDON *est si élastique et si léger, que deux ou trois livres peuvent se comprimer en une pelote à tenir dans la main, et se dilater jusqu'à remplir le couvre-pied d'un grand lit*. (Balz.)

Et la mousse à leurs pieds, dans sa verte épaisseur,
A du mol *édredon* l'élastique douceur.
CASTEL.

— Par ext. Couvre-pied ou matelas d'édredon : *L'innocence dort et repose sur la dure; le crime veille et s'agite sous le mol* ÉDREDON. (Sallentin.) *La femme du monde ne redoute rien tant que les heures réglées, que la somnolence de la vie, que les molles tiédeurs du boudoir et de l'*ÉDREDON. (Cormen.)

Sur le mol *édredon* dormez-vous plus tranquille?
CASTEL.

Terminons par une charmante petite anecdote, qui trouve naturellement sa place ici : M. et Mme X... ont la maladie des charades; ils ont de plus une manière à eux d'en composer. Un jour, Mme X... propose celle-ci à quelques personnes réunies chez elle :

Mon premier est un oiseau;
Mon second est un cadeau;
En hiver, mon tout tient chaud.

Comme on le voit, Mme X... était amoureuse de la rime. En vain tous les chercheurs se creusent la tête; ils se disposent à jeter leur langue aux chiens, quand M. X... se lève radieux : il a trouvé; il prononce, avec un sentiment de joie mal contenu et avec une légère fierté, le mot *aigledon;* l'époux seul avait eu assez d'esprit et de grammaire pour comprendre l'épouse.

— Pop. *Edredon de trois pieds*, Botte de paille servant de lit.

— Adj. *Drap édredon*, Drap fort et léger qui est fabriqué avec des matières de première qualité et qui sert à faire des vêtements de luxe pour la saison d'hiver. Une variété, nommée *drap édredon-feutre*, est employée le plus souvent pour gilets, quelquefois cependant pour pantalons.

— Encycl. V. EIDER.

EDRENEH, nom turc d'ANDRINOPLE.

ÉDRESSANCE s. f. (é-drè-san-se — du préf. *é*, et de *dresser*). Direction; éducation. ‖ Vieux mot.

ÉDRIC, dit **Streon**, duc de Mercie, qui vivait dans la première moitié du XIe siècle. La vie de cet homme abominable n'est qu'une suite d'assassinats et de trahisons. Chargé successivement par Ethelred II, dont il était le gendre, et par Edmond, fils et successeur de ce prince, de combattre les Danois, il facilita une première fois leur retraite que leur imprudence avait rendue impossible, essaya une autre fois de leur livrer Edmond, passa ensuite dans leur parti avec quarante navires, et enfin, reçu en grâce par le trop faible Edmond, il fit assassiner ce prince et courut annoncer cette nouvelle à Canut, qui récompensa dignement ce crime en faisant couper la tête au meurtrier.

ÉDRIOPHTHALME adj. (é-dri-o-ftal-me — du gr. *edraios*, fixe; *ophthalmos*, œil). Crust. Qui a les yeux dépourvus de pédoncules et par conséquent fixes.

— s. m. pl. Groupe de crustacés ayant les yeux fixes.

— **Encycl.** Dans le groupe des *édriophthalmes*, qui comprend les ordres des amphipodes, des isopodes et des læmipodes, il n'existe jamais de carapace. La tête est distincte du thorax, et cette dernière portion du corps se compose toujours d'une série d'anneaux mobiles dont le nombre est ordinairement de sept. Presque toujours on compte aussi sept paires de pattes. Chez les amphipodes, la respiration s'effectue à l'aide de grandes vésicules membraneuses fixées à la base des pattes et qui sont baignées par l'eau ambiante. L'abdomen est très-développé et se compose de sept segments. Les læmipodes ressemblent aux amphipodes par la conformation de leurs organes respiratoires, mais ils s'en distinguent par l'état rudimentaire de leur abdomen. Les isopodes à leur tour se distinguent des amphipodes par la forme de leur corps déprimé et élargi.

ÉDRIS, nom sous lequel Enoch est connu des musulmans, qui ont conservé sur ce personnage biblique un grand nombre de traditions. Ils lui attribuent l'invention de la plume, de l'aiguille, de l'astronomie, de l'arithmétique et de la géomancie. Ce serait aussi lui, d'après eux, qui aurait introduit le premier la coutume de faire des esclaves.

ÉDRIS ou IDRIS Ier, chef de la dynastie des Edrissides, roi du Maghreb à partir de 789, mort en 792 de notre ère. Il était fils d'Abd-Allah et arrière-petit-fils d'Ali, gendre de Mahomet. La dynastie des Alides s'étant armée contre les califes, Edris et son frère Mohammed furent vaincus à Feddj, près de la Mecque, par l'armée du calife Mehdi. Mohammed périt dans la mêlée et Edris fut obligé de s'enfuir dans l'intérieur de l'Afrique (784). Après une longue série de souffrances et de dangers, Edris, retiré à Oulili, dans le Maghreb-el-Acsa, parvint à s'y former un petit parti, se fit reconnaître iman (189), dompta les tribus voisines et les obligea d'embrasser l'islamisme. Haroun-al-Raschid, effrayé de cette puissance qui s'accroissait tous les jours, eut recours à la perfidie pour se débarrasser de son redoutable antagoniste. Un traître, nommé Soléiman, envoyé par lui, s'introduisit auprès d'Edris, se donna comme médecin et ancien partisan de sa dynastie, et saisit la première occasion pour empoisonner le prince. Edris ne laissait point d'enfant; mais une esclave africaine grosse de lui mit au monde un fils qui lui succéda.

EDRIS II ou EDRIS-EL-ASGHER, roi du Maghreb, fils du précédent, né en 793, mort en 829. Il fut reconnu par les Berbères à l'âge de onze ans. Il ajouta de nouvelles conquêtes à celles de son père, prit les villes de Tabis, d'Aghmah, soumit le pays des Mesaniédeh et fonda la ville de Fez (808). Les historiens ont fait le plus grand éloge de sa sagesse, de sa justice, de sa science, de son courage et de son éloquence. Il devint un monarque puissant et sa cour fut fréquentée par un grand nombre d'ambassadeurs de tous les pays. Mohammed, l'aîné de ses douze fils, lui succéda.

EDRISI (Abou-Abdallah-Mohammed EL-), célèbre géographe arabe, descendant de Mahomet par Ali et Edris, né à Ceuta vers 1099, mort vers 1164. Ses ancêtres occupaient le trône de Malaga. Il étudia à Cordoue et se rendit célèbre par les connaissances qu'il acquit en cosmographie, en géographie, en philosophie, en médecine et en astrologie, prétendue science qui ne se distinguait pas alors de l'astronomie. Pour compléter son instruction, Edrisi se mit à voyager. Il visita Lisbonne, l'Andalousie, les rivages de la Méditerranée, le Maroc, Constantinople, l'Asie Mineure, les côtes de France et d'Angleterre; puis, à l'appel de Roger II, roi de Sicile, il se fixa à la cour de ce prince éclairé, qui lui fit un train de maison princier. Roger, qui désirait posséder une représentation de la terre basée sur des observations nouvelles, et qui, pendant quinze ans, avait envoyé des voyageurs dans toutes les parties du monde connu pour recueillir des renseignements exacts, remit ces renseignements à Edrisi pour les utiliser. Le savant géographe dressa des cartes d'après lesquelles on grava pour Roger, sur un globe d'argent du poids de 800 marcs, tout ce qu'on savait à cette époque sur la géographie. Ce curieux monument ne nous est pas parvenu; mais on trouve à la Bibliothèque impériale de Paris un recueil de soixante-neuf cartes non graduées et assez grossièrement exécutées qui paraissent avoir été faites d'après celles d'Edrisi. Ce géographe doit surtout sa réputation à un traité complet de géographie dont le manuscrit existe à la Bibliothèque impériale et qui a pour titre : *Noz het Moschtac fi ikhtirac al afac* (*Récréation de celui qui désire parcourir les pays*. Il le composa pour expliquer son globe et le termina en 1150. Cet important ouvrage, qui a été traduit en français par M. Am. Jaubert (1837-1839), est un résumé fidèle des connaissances géographiques des Arabes à cette époque, et, jusque dans le XVe siècle, il a servi de modèle et de base à la plupart des travaux publiés sur cette science. On y trouve des détails assez complets sur le gouvernement, les produits, l'industrie, la religion, les mœurs de chaque contrée, particulièrement sur les habitants de l'intérieur de l'Afrique et de l'Arabie. Le texte complet de la géographie d'Edrisi est encore inédit; mais on en a publié un assez mauvais abrégé (Rome, 1592-1597), qui a été fréquemment traduit dans diverses langues. L'excellente traduction française de l'ouvrage complet qu'a donnée M. Jaubert a paru dans le recueil de *Voyages et mémoires publiés par la Société de géographie* (Paris, 1836-1840, 2 vol. in-4°).

ÉDRISSIDES, ÉDRISIDES, ÉDRISSITES ou **ÉDRISITES**, dynastie musulmane fondée par Edris.

EDRYCUS, savant anglais du XVIe siècle. V. ETHRYG.

ÉDUCABILITÉ s. f. (é-du-ka-bi-li-té — rad. *éducable*). Néol. Aptitude à être éduqué, instruit, formé par l'éducation : *Le fatalisme, nul n'y peut croire devant les faits universels qui nous montrent des prodiges d'*ÉDUCABILITÉ *jusque dans la nature africaine*. (Pecqueur.) *En parcourant l'immense échelle des animaux, on est frappé de voir que l'*ÉDUCABILITÉ, *chez eux comme dans l'espèce humaine, est en raison de l'intelligence*. (Lallemand.) *L'*ÉDUCABILITÉ *ou la sauvagerie de nos instincts sont un héritage qu'il ne nous appartient pas de refuser*. (G. Sand.)

ÉDUCABLE adj. (é-du-ka-ble — rad. *éducation*). Qui est apte à recevoir de l'éducation : *Le pongo, qui pourrait bien devenir* ÉDUCABLE, *unit le quadrupède à l'homme*. (Ch. Nod.) *Les phoques sont très-*ÉDUCABLES. (Babinet.) *La société est progressive parce que tout individu est* ÉDUCABLE. (A. Marrast.) *Gil Blas est un esprit sain et fin, facile, actif, essentiellement* ÉDUCABLE, *ayant en lui toutes les aptitudes*. (Ste-Beuve.) *Buffon est un grand esprit* ÉDUCABLE. (Ste-Beuve.) *J.-J. Rousseau croyait que nous étions nés tous* ÉDUCABLES, *et il supprimait ainsi la fatalité*. (G. Sand.) *Médiocrement* ÉDUCABLE, *le pinson répète, d'un merveilleux timbre d'acier, la chanson de son bois natal*. (Michelet.)

ÉDUCATEUR, TRICE adj. (é-du-ka-teur, tri-se — rad. *éduquer*). Qui concerne l'éducation : *Des ouvrages* ÉDUCATEURS. ‖ Qui donne l'éducation, qui forme, qui instruit : *La Grèce est, — c'est son grand nom, — le peuple* ÉDUCATEUR. (Michelet.) *La mère* ÉDUCATRICE *soutiendra l'âge mûr de son fils, comme elle a épuré sa jeunesse*. (E. Legouvé.)

— Substantiv. Personne qui donne l'éducation à d'autres, qui les élève, qui les instruit : *La gouvernante est l'*ÉDUCATRICE *du premier âge*. (Mme Monmarson.) *Un des soins des bons* ÉDUCATEURS *doit être de laisser chaque esprit dans sa propre sphère et de lui apprendre à la remplir*. (J. Joubert.) *La fourmi est remarquable surtout comme* ÉDUCATRICE. (Michelet.) *La femme, absorbée par son rôle de nourrice et d'*ÉDUCATRICE, *se renouvelle très-peu, se resserre même dans un cercle limité d'idées*. (Michelet.) *Les Gauloises sont fécondes et bonnes* ÉDUCATRICES. (E. Sue.) *Au lieu d'être les* ÉDUCATEURS *de la multitude, nous nous sommes faits ses esclaves*. (Proudh.) *Arago fut le grand* ÉDUCATEUR *de la génération scientifique du siècle*. (F. Mornand.) *Les pères de famille sont les premiers* ÉDUCATEURS *de l'enfance*. (T. Thoré.) ‖ Celui, celle qui élève, qui soigne certains animaux : ÉDUCATEUR *de vers à soie. Non-seulement il faut nourrir le ver, mais il faut l'étudier, le suivre; c'est là plus qu'une besogne, c'est un art, presque une science, et l'*ÉDUCATEUR, *dans son humble sphère, doit en posséder les rudiments*. (L. Reybaud.)

— Littér. Titre qui a été souvent pris par divers journaux d'instruction : *L'*ÉDUCATEUR *populaire*.

ÉDUCATIF, IVE adj. (é-du-ka-tif, i-ve — rad. *éducation*). Qui est propre à l'éducation; qui donne l'éducation, qui forme, qui instruit : *Une bonne méthode* ÉDUCATIVE. *Il n'y eut jamais poésie plus* ÉDUCATIVE *que l'Iliade, pour l'éducation d'énergie, qui est celle de la Grèce*. (Michelet.)

ÉDUCATION s. f. (é-du-ka-sion — lat. *educatio;* de *educare*, éduquer). Ensemble des soins donnés dans le jeune âge ou même dans un âge plus avancé, pour développer les facultés physiques, morales et intellectuelles; s'applique particulièrement au développement des facultés morales : *L'*ÉDUCATION *des enfants, des jeunes gens. Celui qui n'a pas d'*ÉDUCATION *ressemble à un corps sans âme*. (Max. orient.) *Ce qu'il y a de merveilleusement propre à l'*ÉDUCATION, *c'est la visite des pays étrangers pour frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui*. (Montaigne.) *Les bons exemples naissent de la bonne* ÉDUCATION, *et la bonne* ÉDUCATION *des bonnes lois*. (Machiavel.) *Depuis les siècles les plus vertueux et les plus sages jusqu'à nos jours, on s'est plaint que les républiques ne s'occupent que trop des lois et pas assez de l'*ÉDUCATION. (Bacon.) *J'ai toujours pensé qu'on réformerait le genre humain si on réformait l'*ÉDUCATION *de la femme*. (Leibnitz.) *Rien n'est plus négligé que l'*ÉDUCATION *des filles; la coutume et le caprice des mères y décident souvent de tout*. (Fén.) *J'estime fort l'*ÉDUCATION *des bons couvents, mais je compte encore plus sur celle d'une bonne mère quand elle est libre de s'y appliquer*. (Fén.) *Les habitudes de l'enfance et les préjugés de l'*ÉDUCATION *s'emparent de nous avant que nous ayons le temps de réfléchir*. (Fén.) *L'*ÉDUCATION *embellit et cultive un fonds encore brut et ingrat*. (Mass.) *L'*ÉDUCATION *des enfants est une chose à quoi il faut s'attacher fortement*. (Mol.) *Aujourd'hui nous recevons trois* ÉDUCATIONS *différentes ou contraires: celle de nos pères, celle de nos maîtres, celle du monde*. (Montesq.) *L'*ÉDUCATION *est l'art de manier et de façonner les esprits*. (Rollin.) *L'*ÉDUCATION *est une maîtresse douce et insinuante, ennemie de la violence et de la contrainte*. (Rollin.) *La nature donne la force du génie, la trempe du caractère et le moule du cœur; l'*ÉDUCATION *ne fait que modifier le tout*. (Buff.) *Ni la bonne* ÉDUCATION *ne fait les bons caractères, ni la mauvaise ne les détruit*. (Fonten.) *Une mauvaise* ÉDUCATION *peut causer la ruine de plusieurs générations*. (Brueys.) *La plus grande faute qu'on puisse commettre dans l'*ÉDUCATION, *c'est de trop se presser: l'essentiel n'est pas de gagner du temps, c'est d'en perdre*. (J.-J. Rouss.) *On façonne les plantes par la culture et les hommes par l'*ÉDUCATION. (J.-J. Rouss.) *Le grand secret de l'*ÉDUCATION *est de faire que les exercices du corps et ceux de l'esprit servent toujours de délassement les uns aux autres*. (J.-J. Rouss.) *Rien n'est impossible à l'*ÉDUCATION; *elle fait danser les ours*. (Helvét.) *On devient tout ou rien, selon l'*ÉDUCATION *que l'on reçoit*. (Clément XIV.) *L'*ÉDUCATION *doit tendre à empêcher que l'amour de soi n'étouffe l'amour de son semblable*. (Mme de Graffigny.) *L'histoire doit entrer en première ligne dans l'*ÉDUCATION. (Mme Monmarson.) *La patience et la douceur sont les meilleurs moyens dans l'*ÉDUCATION *des enfants*. (Mme Monmarson.) *L'*ÉDUCATION *est l'apprentissage de la vertu, l'instruction l'apprentissage de la science*. (Mme Monmarson.) *Le grand point de l'*ÉDUCATION, *c'est de prêcher d'exemple*. (Turgot.) *Ce n'est pas à coups de massue et par soubresauts qu'on peut naturaliser le système moderne; il faut l'implanter dans l'*ÉDUCATION. (Napol. Ier.) *L'*ÉDUCATION *influe beaucoup sur l'esprit et le caractère*. (Mme de Staël.) *L'*ÉDUCATION *doit mettre au jour l'idéal de l'individu*. (J.-P. Richter.) *L'*ÉDUCATION *affaiblit le penchant au mal et fortifie le penchant au bien*. (Mlle de Somery.) *L'*ÉDUCATION *doit porter sur deux bases, la morale et la prudence: la morale, pour appuyer la vertu; la prudence, pour nous défendre contre les vices d'autrui*. (Chamfort.) *Développer chaque individu dans toute la perfection dont il est susceptible, voilà le but de l'*ÉDUCATION. (Kant.) *C'est dans le problème de l'*ÉDUCATION *que gît le grand secret du perfectionnement de l'humanité*. (Kant.) *Le plus grand problème de l'*ÉDUCATION *consiste à concilier sous une contrainte légitime la soumission avec la faculté de se servir de la liberté*. (Kant.) *Les vertus et les crimes des hommes peuvent être aussi bien imputés à ceux qui sont chargés de leur* ÉDUCATION *et de leur gouvernement qu'à ceux qui se montrent vertueux et criminels*. (Gall.) *L'*ÉDUCATION *est une assurance pour la vie et un passe-port pour l'éternité*. (La Rochef.-Doud.) *Rien ne peut remplacer l'*ÉDUCATION *maternelle*. (J. de Maistre.) *L'*ÉDUCATION *consiste beaucoup plus en exemples et en pratique, et l'instruction en leçons et en réflexions*. (De Bonald.) *On doit entendre par* ÉDUCATION *tout ce qui sert à former les habitudes, et par instruction tout ce qui donne des connaissances*. (De Bonald.) *Les mœurs naissent de l'*ÉDUCATION. (Royer-Collard.) *Dieu fait l'*ÉDUCATION *du genre humain, et toute* ÉDUCATION *est une suite d'épreuves*. (De Custine.) *Les peuples modernes s'occupent assez de l'instruction, qui ouvre l'esprit, et trop peu de l'*ÉDUCATION, *qui forme le caractère*. (De Ségur.) *Aucun système d'*ÉDUCATION *n'est en soi préférable à un autre système*. (Chateaub.) *Les* ÉDUCATIONS *sans but fixe font les caractères sans force*. (E. Legouvé.) *L'*ÉDUCATION *doit être tendre et sévère et non pas froide et molle*. (J. Joubert.) *Discipline et culture, voilà en deux mots, sans parler des soins matériels que réclame l'enfance, toute l'*ÉDUCATION. (J. Barni.) *La meilleure* ÉDUCATION *est celle qu'on se donne soi-même*. (H. Rigault.) *Le but de l'*ÉDUCATION, *ce n'est pas de plaire aux enfants, c'est de former les hommes*. (H. Rigault.) *L'homme, environné d'objets qui font sans cesse sur lui de nouvelles impressions, ne discontinue pas un instant son* ÉDUCATION. (Cabanis.) *La mauvaise santé des femmes est due, en grande partie, à leur* ÉDUCATION. (Mme Romieu.) *C'est par l'*ÉDUCATION *qu'on parvient à modifier les fâcheuses dispositions du tempérament*. (Giroud.) *Toute* ÉDUCATION *n'est qu'une succession d'exercices bien conçus et sagement*